

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 2

Artikel: L'amour et les belles
Autor: Roulier, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203961>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

parce que la paix venait d'être conclue. Je fus très désappointé de ce contretemps et me décidai à rentrer en Suisse. Cette fois je traversai le Simplon, où j'arrivai de nuit au couvent. J'y fus conduit par un de ces admirables chiens. Les frères me grondèrent un peu de m'être aventuré pendant la nuit; mais j'avais mon plan, je voulais être à Aubonne pour une fête donnée par M. Grivel.

Je pris le mauvais courrier, qui n'était alors qu'un char à banc; je traversai ainsi une partie du Valais, et, le soir que je m'étais fixé pour arriver au bal de mon parent, je m'y trouvai, en effet, à la grande surprise de mes amis, qui ne comprenaient guère cette espèce de course au clocher, à travers monts et vallées. Je ne séjournai que peu de temps dans ma ville natale. Dès l'année 1807, je fus appelé à Avignon, où s'organisait le deuxième régiment suisse.

A Avignon, où nous l'avons laissé, Louis Bégos fut promu au grade d'adjudant-major, dans le 2^e régiment suisse au service de France. C'était au printemps de 1807. Le bataillon dont faisait partie notre compatriote fut désigné pour faire la campagne de Portugal; il eut à supporter les plus dures privations dans un pays manquant de vivres et de voies de communications, et où en revanche pullulaient les brigands. Louis Bégos vit tomber à ses côtés plusieurs Vaudois, et notamment son ami Prudhomme, de Rolle.

Nous arrivâmes enfin à Abrantes... Pendant cette terrible route de Castel-Branco à Abrantes (douze lieues seulement, que le bataillon mit quatorze jours à parcourir), je fis un peu de tous les métiers; je fus tour à tour chef de parti, pour nous procurer des vivres, boucher, boulanger, et enfin cuisinier. Je faisais tout cela pour prouver qu'il faut, en campagne, savoir se plier à tout. Je me suis souvent demandé comment j'avais pu supporter tant de fatigues et de privations avec autant de patience et de gaieté.

Abrantes, sur le Tage, est une ville bien fortifiée, autant par sa position que par le fort qui la domine. Nous y trouvâmes notre chef de bataillon de la Harpe, de Rolle, qui était resté malade à Valladolid, ainsi que plusieurs de nos officiers, avec un certain nombre de soldats, qui s'étaient égarés dans la forêt...

D'Abrantes, où nous restâmes environ trois mois, nous reçumes l'ordre de nous rendre à Elvas, ville située au sud, à peu de distance de Badajoz. Avant d'y arriver, j'étais à l'arrière-garde, lorsque je vis sur la route l'un des nôtres, blessé au pied, et ne pouvant plus avancer. N'étant plus qu'à une portée de fusil de notre destination, je l'encourageai à se remettre en marche, puis je le quittai pour me remettre à la tête du bataillon. Je n'avais pas fait cent pas, que j'entendis pousser des cris de détresse, et que je vis notre pauvre Vaudois entouré de trois brigands. Accompagné de deux soldats, j'accourus à son secours, mais il était trop tard, il venait d'être poignardé. Décidé à tirer vengeance de cet abominable crime et armé de mon fusil à deux coups, j'ajustai avec tant de bonheur, à environ 120 p's, l'un de ces brigands, qu'en m'approchant de lui, je m'assurai qu'il était bien mort.

Elvas est l'une des premières places fortes du Portugal... Le colonel Miguel, qui commandait la place, était mort des suites de ses blessures, son successeur fut le colonel Girod, excellent officier, plein de bravoure et de sang-froid. Nous étions à peine 1400 pour défendre Elvas. Ces forces étaient insuffisantes, puisque les forts contenaient plus de 800 pièces d'artillerie. Aussi le colonel fit-il apprendre à des compagnies d'infanterie le service d'artilleur; deux de nos compagnies furent choisies, entre autres nos voltigeurs. Nous aurions eu besoin de près de 4000 hommes pour défendre des fortifications armées d'une manière si formidable. Mais l'ardeur de nos hommes suffisait à tout...

Notre bataillon avait pris un tel goût pour les

combats, que c'est avec peine qu'il se décida à quitter Elvas et ses bonnes pièces d'artillerie, qui tenaient en respect les Espagnols, et notre canon-monstre, appelé le *pousse-café*, car c'était toujours après le dîner que le colonel Girod nous permettait de nous en amuser, et d'envoyer quelques-uns de ses énormes projectiles à l'armée assiégeante. Nous suivions avec attention la trace de la bombe, et toujours ses effets étaient formidables. La guerre a ses dangers et ses plaisirs; nous remettre en marche, pour céder la place aux Espagnols, ne pouvait entrer dans la tête ni du colonel Girod ni de nos Suisses.

Cependant, le 1^{er} octobre 1808, la garnison capitula, après une héroïque défense, qui valut à l'adjudant-major Bégos d'être cité à l'ordre du jour de l'armée. Dès l'année 1807, je fus appelé à Avignon, où s'organisait le deuxième régiment suisse.

Nous sortîmes des forts d'Elvas avec tous les honneurs de la guerre: tambour battant, mèche allumée et aigles déployées. Les bourgeois d'Elvas étaient étonnés de nous voir en si bon état, après avoir été assiégés par une armée de 8000 hommes, qui ne nous laissait aucun repos, ni jour ni nuit. J'observai avec plaisir nos compagnies vaudoises; c'étaient elles qui avaient gardé le fort de Sainte-Lucie, où elles s'étaient vaillamment acquittées de leur devoir. C'était, après tout, des compagnies d'élite, et je m'en suis convaincu plus tard.

(A suivre.)

Un remède de cheval. — Un vétérinaire à son aide, un débutant :

— Vous allez prendre ce tube, le remplir de poudre, l'introduire dans la bouche du cheval et souffler fort.

Dix minutes après, l'aide revient, faisant d'horribles contorsions.

— Eh bien, qu'avez-vous? demande le vétérinaire.

— M'sieu, c'est là cheval qui a soufflé le premier.

Double plaisir. — Les plaisirs vrais, ceux qui donnent au cœur et à l'esprit quelque durable satisfaction ne sont pas si nombreux pour qu'on ne les laisse au passage, lorsqu'on les rencontre. Et quand ils sont à deux — ce qui est plus rare encore — c'est une aubaine à né point manquer.

M. Henri Sensine a fait, l'an dernier, avec l'Association franco-scandinave, un voyage en Scandinavie; un pays très intéressant et que nous ne connaissons encore que fort peu. Il vient de publier, en une brochure de soixante-dix pages, le récit de ce voyage. Par l'attrait du style, l'abondance et l'originalité des observations, M. Sensine fait partager au lecteur, qui du coin de son feu veut bien le suivre, toutes les joysances qu'il a éprouvées. Voici les principales étapes: dans le Jylland; la cité de Gustave-Adolphe; le Vermland et Stockholm; en Danemark, Copenhague; l'instruction publique en Suède; l'Ecole de Näss; une visite à Elseneur.

Et cette brochure, éditée par MM. Payot et Cie, se vend au profit des *Cuisines scolaires de Lausanne*. N'est-ce donc pas, comme nous le disons, un double plaisir que s'assure l'acheteur?

La misère à tsebau su la pedhi.

DJAN n'avâi pas pî daudrâi patte :
L'êtaï podro quemet lè ratté :
Cein que l'avâi, lo dèvessâi
Et jamais vin ne bêvessâi,
Câ faut por cein de la mounâi
Et Djan la tsampâve pas via :
Vo djuro qu'ein avâi pi rein.
D'ailleu n'ire pas dâ pareint
Avoué l'erdzeint, vo z'ein repondô,
Quemet ti lè gros de sti mondo.
L'allâve adi à pî détsaux,
(Lé choque à botte cotant gros.)
Sé tsausse irant retacounâi
Tant, que seimblâvânt bregolâi,
Son gilet, diabe m'einlèvâ
S'ôn arâi pas quasu djurâ
Qu'ire la carta de la Suisse :
Dau rodzo lè, et dau blu ice.

Pô bounet, l'avâi on bénon
Trovâ vê on nid de bordon.
Démorâve à la ball'êtaïla,
Droumessâi deso 'na sapalla.
L'hivê s'etsâodâve à mouret
De l'êtrâllio d'au cabaret.
L'êtaï asse chet qu'on étalla. —
Ie frequeintâve onna fémalla
Qu'êtaï asse retse que li,
La Marion à l'êcouâlli.
N'avâi pas pî onna pegnetta :
Po reindzi son bocon de quietta
Ie sè servessâi dâi ts'erdon
Que couillesâi vê lè bosson.
A l'iguie d'au riô sè guégnive,
Ti lè iâdzo que sè pegnive,
Et n'avâi min d'autre meriâo,
Min de riban, min d'affutiâo.
S'eimbântsant dan vê lo velâdzo
Po fére écrire lau mariâdzo
Pê monsu lo pétabosson
Que lau fâ quie onn'alegon :
Que n'avant rein, ne cein, ne cosse,
Pas pire on par de boune tsausse,
Min de pareint po lau z'aidhî ;
La misère su la pedhi
A cambelion. — Lau desâi dinse :
« Vo possédâ pas pî dâi crinse,
Et vo peinsâ à vo maryâ !
Foudrâi ti lè dou vo dzibilliâ
Avoué 'na verdzetta de riote !
Et se vo z'arreve dâi boute *
Voliâi-vo pouâi lè z'élève ?
« Ah ! de cein vo z'inquiéta pas,
Lâi repond adan la lurenâ,
N'ê pas pouâire de la famena :
Dieu n'enrouye pas to tchervi
Sein lo bosson po lo nourri.

MARC A LOUIS.

* Boute signifie enfant.

L'amour et les belles.

JE me suis amusé à relever quelques-uns des « mots » charmants ou... méchants qui ont trait à l'amour ou à la femme. Peut-être cela vous amusera-t-il de les lire ou de les relire.

Commençons par ce joli mot de Villemain à une jeune femme: « Aimez-moi, personne ne le croira. » Villemain était négligé de tenue et disgracieux d'aspect.

Je ne hais pas les demoiselles
Quand je les trouve belles,
disait monsieur de Bouillon. Bussy Rabutin ne les détestait pas non plus, lui qui a écrit :

Au paradis de ses lèvres écloses,
Je vais cueillir d'une moisson de roses
Le miel délicieux.
Mon cœur s'y plaît, puisqu'il s'y rassasie
De la liqueur d'une douce ambroisie
Passant celle des dieux.

Amoureux, écoutez les vers charmants et précieux de Scudéry :

Vous faites trop de bruit, Zéphire, taisez-vous,
Pour ne pas éveiller la belle qui repose.
Ruisseaux qui murmurez, évitez les cailloux,
Et si le vent se tait, faites la même chose.

Ecoutez encore et dites si le poète n'a pas raison :

On pleure, on s'ennuye,
On souffre en ayant,
Mais quelle autre vie
Passe plus galement?

Jeune fille, peut-être entendrez-vous, un beau soir de printemps, une douce voix murmurer, avec l'abbé Cottin :

Je vous le donne
Ce petit avis en secret,
C'est que, si vous n'aymez personne
Et que mon cœur soit votre fait,
Je vous le donne.

Qui pourrait résister à l'amour, surtout dans notre beau pays ?

Iris s'est rendue à ma foi.
Qu'eût-elle fait pour sa défense ?
Nous étions trois : Elle, l'Amour et moi,
Et l'Amour fut d'intelligence !

Et combien n'en est-il pas qui peuvent dire :
Je ne scay pas comment, je ne scay pas pourquoi
J'adore une inconnue
Que je n'ai jamais vue.
Je ne scay pas comment,
Je ne scay pas pourquoi,
Mais je scay seulement
Que pour je ne scay qui, je sens je ne scay quoi.

Malheureusement, chères lectrices, il y a la contre-partie : « La femme est un être qui s'habille, babille et se déshabille », a dit un plaisant Un autre a rimé sur la langue des femmes :

Pendant cet hiver rigoureux,
On répétait cette épigramme :
On aurait vu, mais c'est douteux,
Geler une langue de femme !

On chicane ces dames à propos du soin qu'elles prennent à cacher leur âge :

Vous avez trente ans, Madeleine,
Je le crois, car tous vos parents,
Le vicaire et votre marraine
Le disaient il y a dix ans !

Un peu méchante, cette épitaphe :

La dame dont voici l'image
Sut joindre jusqu'à son trépas
A l'honneur de passer pour sage
Le plaisir de ne l'être pas !

Il y a des couplets pour les maigres :

Qu'importe ton sein maigre, ô mon objet aimé,
On est plus près du cœur quand la poitrine est
[plate !

Et il y en a aussi pour celles qui portent les culottes :

J'ai vu cent fois la mort sans reculer,
Criait un vieux marin ; ni le fer, ni la flamme,
Ni le vent, ni les flots ne me firent trembler !
Quelqu'un lui dit : Et votre femme ?

A. ROULIER.

Entrainement. — Entendu, entre deux coussins, le matin de la dernière abbéyi d'Yverdon, sur le pont de Gleyres :

— D'où viens-tu comme ça ?
— De déjeuné chez l'ami Gillià !...
— Et pi, à présent, où t'en vas-tu ?
— Je vais vite avalé une morse au Paon pou pourvou allé faire les neuf heures chez Girardet et pi diné à l'Etiusson avant d'allé au bantier !?...
O. C.

Question embarrassante. — Ne demandez pas combien un homme a d'argent, mais comment il l'a gagné.

La Suisse.

Nous avons trois éléments distincts en Suisse, les communes, les cantons, la Confédération, mais ces trois éléments séparés ont leur point de réunion. Contempons au physique la Suisse, nous y voyons une masse de petits pays, coupés par des fleuves, séparés par des montagnes, divisés à l'infini et habités par des hommes de races différentes ; mais placez-vous au milieu, regardez-la d'un point qui domine, montez au Weissenstein, vous voyez que toutes ces variétés forment cependant un tout compact, qui est un, c'est la Suisse. Nous sommes divers, mais nous sommes un. Il y a longtemps que cela existe. Un grand homme l'a compris il y a 2000 ans, c'est Jules-César.

Entre nous, nous sommes cantons, vis-à-vis de l'étranger nous sommes Suisses.

H. DRUEY.

Voyage patriotique de M. Malinet.

(Extrait de *Facéties*, J. Besançon.)

II

O r donc, le mercredi 3 août, avant d'aller se livrer au repos, M. le conseiller demanda tout à coup à son épouse :

— Pernette, as-tu préparé ma valise pour demain ?

— Tu vas toujours à Fribourg ?

— Toujours, je suis un homme décidé, moi ; quand j'ai résolu une chose, il faut qu'elle se fasse, j'ai de la volonté, de l'énergie...

Mme la conseillère obéit.

Le lendemain, M. Aug. Malinet avait revêtu ses habits de fête, c'est-à-dire que sa bonne grosse figure était encadrée dans un col audacieux, soutenu lui-même par une cravate cossue. On n'est jamais plus joyeux ni plus dispos que lorsqu'on est près de commettre une sottise.

Aussi le conseiller était d'une humeur charmante ; avant de partir pour la gare, il daigna dire à sa femme :

— J'aurais bien aimé, Pernette, te mener avec moi.

— Je n'y tiens pas.

— C'est ce que j'ai pensé ; d'ailleurs le tir féodal n'est pas une solennité pour les femmes ; elles n'ont pas à débattre les grands intérêts de la patrie. Tu te serais ennuyée, ma chère amie, fort ennuyée. Si tu désires voir Fribourg, je t'y conduirai, mais non pas en un jour comme celui-ci.]

— C'est bon, c'est bon ; ne t'excuse pas tant, Auguste ; c'est tout pardonné.

Le conseiller embrassa Pernette et se mit en route.

M. Malinet possédait une jolie fortune ; il s'accorda une place de secondes, avec une arrière-pensée cependant, c'est que M. Gambetta pourrait bien se trouver dans le train. M. Gambetta est un homme simple, se disait-il, également éloigné du faste et de la parimonie ; il n'ira pas aux premières, ce serait attirer l'attention sur sa personne, ni aux troisièmes, il y serait incommodé. S'il est quelque part, c'est aux secondes.

Après ce judicieux raisonnement, le conseiller s'installa dans un compartiment de secondes.

Il occupa la dixième place, seule restée vacante.

Dès qu'il fut assis et qu'il eut pris son équilibre, M. Malinet jeta un regard scrutateur sur ses compagnons de route ; vis-à-vis de lui sommeillait à demi un personnage d'environ cinquante ans, la figure cachée par une casquette de voyage. Les yeux du conseiller contemplèrent longtemps le dormeur ; son cœur tressaillit dans sa poitrine et il s'écria mentalement : « Quelle chance ! quelle chance ! C'est lui. Ce ne peut être que lui. »

Oui ! mais comment s'en assurer ? comment lier conversation ? M. Malinet avait assez de tact pour savoir qu'on ne demande pas brusquement à quelqu'un ses noms, prénoms et qualités, avant d'avoir fait plus ample connaissance. Ce serait bien la meilleure méthode, mais, à coup sûr elle n'est pas polie, et M. le conseiller n'aurait jamais osé dire à son vis-à-vis : n'est-ce pas vous qui êtes M. Léon Gambetta, président de la Chambre des députés ?

Alors M. Malinet eut une de ces inspirations heureuses et diplomatiques, qui sont l'apanage des hommes supérieurs. Il se souvint d'avoir jadis fredonné certaine chanson légère commençant par ces deux mots : Petit Léon, etc. Mais là encore une difficulté l'arrêtait. Chanter en chemin de fer ! Un personnage grave, un fonctionnaire ne chante jamais en chemin de fer.

Après mûre réflexion, il décida que fredonner n'était pas chanter. Qui ne fredonne pas en ce monde ? Et doucement il se mit à l'œuvre. Ce fut d'abord un bourdonnement sans consis-

tance ; peu à peu les sons devinrent plus distincts et enfin les mots, nettement prononcés, arrivèrent aux lèvres du conseiller.

La casquette du dormeur se soulevant montra une face joviale et une bouche épanouie par un vaste éclat de rire.

— Ah ! par exemple, Monsieur, dit-il à M. Malinet avec bonhomie, vous pouvez vous vanter d'avoir réveillé en moi de joyeux souvenirs ! Cette chanson, qui est bien de mon pays, bien française, on me la répétait sans cesse il y a quelque vingt ans. Car je m'appelle Léon, Monsieur.

(*A suivre.*)

J. BESANÇON.

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot & Cie, éditeurs, à Lausanne.)

Le mari sensible. — Dites donc, Madame Ouistard, qu'a donc votre mari ? Son œil droit pleure comme une fontaine.

— Faites pas attention, je viens de lui flanquer une petite gifflle de ménage ; il est si tellelement sensible, et larmoie pour un rien !

Circonstance atténuante. — « Messieurs les juges, disait un de nos bons avocats en défendant un affreux voleur, vous n'oublierez pas que mon client est né en prison et qu'il n'a su résister au désir de revoir la maison natale. »

Rognon de bœuf sauté au madère.

(6 personnes)

(15 minutes)

Prenez deux petits rognons de bœuf, enlevez la petite peau qui les enveoppe, fendez-les en deux dans la longueur, supprimez les parties graisseuses, et détallez les rognons en lames très minces. Chauffez 30 grammes de beurre dans une poêle, jetez dedans les rognons assaisonnés de sel et de poivre, et sautez-les à feu très vif jusqu'à ce qu'ils soient bien raidis. Soupoudrez alors d'une cuillerée de farine, cuisez celle-ci un instant, mouillez d'un demi-verre de vin blanc et d'un décilitre et demi de bouillon ; remuez jusqu'à ce que l'ébullition se produise, et retirez immédiatement les rognons sur une assiette. Réduisez la sauce jusqu'à ce qu'elle soit devenue épaisse et finissez-la, hors du feu, avec 4 cuillerées de madère et 6 gouttes d'Arome Maggi. Remettez les rognons dans cette sauce un instant, simplement pour les réchauffer ; dressez en timbale et saupoudrez d'une pincée de persil haché.

(*La Salle à manger de Paris.*)

Louis TRONGET.

La semaine-attractions.

Théâtre. — Une semaine de choix. Dimanche, 13 janvier, matinée à 2 1/2 heures, *Le Maître de Forges*, de Georges Ohnet, et *Le Sursis*, vaudeville en 3 actes, de MM. Sylvane et Gascogne. — A 8 h., soirée. Pour la première fois à Lausanne, *La Goualeuse*, drame.

Mardi 15 janvier. — *Frère Jacques*, le succès de jeudi dernier.

Jeudi 17 janvier. — Représentation classique, *Tartufe*, de Molière.

On le voit, tous les genres sont représentés. Jamais public difficile fut-il mieux servi ?

*

Kursaal. — Les spectacles de la semaine dernière étaient, de l'avis de tous, des plus intéressants. Ceux de la semaine courante, qui ont commencé hier, ne leur cèdent en rien ; peut-être même leur sont-ils supérieurs. On y voit quatre attractions entièrement nouvelles ; un drame, *Le crime de Ferraud*, et une comédie, *La Peur*.

On commence à parler de la Revue annuelle, qui pour titre : *Fêtes seulement*. Huit décors nouveaux, 150 costumes neufs, une commère de Paris, un ballet anglais et d'excellents interprètes. Telles sont les promesses de la Direction.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.

Axi FATIO, successeur.